

OUEST

EST.

GUIDE PITTORESQUE

Dans le
Département de l'Yonne.

Voyages Deuxième et Troisième.

1844.

-  Routes royales.
-  Routes départementales.
-  Chemins de grande communication.
-  Voies antiques.



GUIDE PITTORESQUE
DANS LE DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

VOYAGE TROISIÈME.

ROUTE DE PARIS A GENÈVE,
Dans la partie comprise entre Sens et Saint-Florentin.

Les géographes modernes ont signalé une voie antique allant de Sens à Alise (ALEXIA); cependant l'itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne n'indiquent pas cette voie, mais seulement une station intermédiaire, entre Auxerre et Troyes; position nommée Eburonbriga, reconnue presque unanimement pour être située près d'Avrolles, ou dans l'emplacement même de ce village. Les cartes dressées au 17^e et au 18^e siècle, ainsi que des vestiges bien caractérisés, indiquent le tracé de la route d'Alise : on sortait de Sens par la porte située à l'est, nommée, pendant le moyen-âge, porte de Saint-Léon, et aujourd'hui de Notre-Dame. On peut reconnaître dans les gravures classées dans la monographie de l'Yonne, à la bibliothèque royale, toute l'importance de cette porte, entée sur les murs romains vers le 14^e siècle et démolie en 1852. Sur l'emplacement, on fit, avec quelques-unes des pierres de l'ancienne construction, deux lourds piliers carrés surmontés d'un entablement dorique.

En quittant la vieille cité sénonnaise,

la chaussée près de laquelle on éleva au 5^e siècle les abbayes de Saint-Pierre-le-Vif et de Saint-Jean, se prolongeait en ligne droite jusqu'à Massolac, aujourd'hui Malay-le-Vicomte; puis suivait la rive gauche de la Vanne dans la direction des villages de Noé, Theil, Vaumort, Cerisiers, Arces et Avrolles. Au-delà de ce point important elle se dirigeait vers Tonnerre, Ancy-le-Franc, etc., etc. Un seul coup-d'œil jeté sur la carte fera comprendre, mieux que toute description, le tracé de la voie antique, ainsi que celui peu différent d'une petite route nouvelle; communication directe de Sens à Saint-Florentin.

Etant plus court que par Joigny, le trajet est, par cela même, suivi, malgré plusieurs pentes longues et rapides, par les diligences et les nombreuses voitures du roulage, allant ou venant de Paris à Genève.

De Sens à Theil, voyez le voyage II^e.

A l'embranchement des deux routes, on trouve le relai de poste et une petite auberge.

La route traverse la rivière de Vanne,

puis à la sortie de Theil, monte une côte extrêmement rapide, et bientôt après arrive à

VAUMORT, petit village situé dans une vallée et traversé par la route, à 13 kilom. de Sens; pop. 320 hab.

L'église bâtie au milieu des arbres, sur le penchant de la colline, a peu d'intérêt; cependant on remarque dans la nef un grand arc ogival, pouvant avoir fait partie de l'église donnée en 1172 par l'Archevêque de Sens, Guillaume de Champagne, à son abbaye favorite, Saint-Jean-les-Sens. Vers le milieu du village, à 120 mètres environ de la route, sur la droite, on remarque une roche posée debout, haute de plus de trois mètres, appelée la grosse pierre.



Elle se trouvait placée sur le bord de la route antique, méconnaissable aujourd'hui, par suite des empiétements successifs des propriétaires riverains. D'ailleurs, cette chaussée n'était pas parvenue intacte jusqu'à nous; à diverses époques, il fallut combler les ornières profondes qui la sillonnaient, et dans ces dernières années, on la détruisit entièrement pour établir la chaussée nouvelle, qui après avoir passé à quelques mètres d'une petite chapelle sans intérêt, aboutit à

CERISIERS, un des plus modestes chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Joigny; situé dans un vallon assez

fertile, à 17 kilom. de Sens; pop. 1450 hab.; hôtel du Lion-d'Or passable.

La route suit la rue principale assez bien bâtie, et sur les côtés de laquelle coule un petit ruisseau d'eau vive; on remarque sur la place une maison communale bâtie depuis peu d'années, et un puits très-profond. Que le voyageur ne s'éloigne pas à la vue de l'immense et affreux toit de l'église, ni à l'aspect lourd de la construction, qui semble dater des premières années du 12^e siècle ainsi que l'indiquent une petite abside voûtée en quart de sphère et une corniche formée de modillons bizarres; enfin le petit portail en plein ceintre orné de colonnettes à chapiteaux variés. Sur le côté latéral nord, de cette vieille construction, on a élevé une seconde église longue d'environ 26 mètres et formant la nef principale, où se rendaient les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, possesseurs à Cerisiers d'une commanderie assez importante, mais dont il ne reste plus que la prison, transformée aujourd'hui en four de boulanger, et encore quelques pans de murailles.

On remarque dans la nef un tombeau dont malheureusement toute la base a été enfouie sous le carrelage.

Les quatre faces de ce petit monument sont divisées par des arcades trilobées, subdivisées par des meneaux évidés entièrement, qui permettent par cela même de voir distinctement l'intérieur de la tombe. Là ont été déposés, à l'époque de la terreur, des fragments de statues provenant, dit-on, d'un monastère situé à peu de distance (*V. Vaudeurs*). La partie déchiffable de l'inscription gravée sur les côtés de la pierre qui couvre le tombeau indique le 13^e siècle.

On a, je crois, l'intention de faire en-

lever ce petit monument, parce qu'il occupe dans la nef une place trop grande; je désirerais alors qu'il fût remplacé soigneusement dans une autre partie de l'église, ou mieux encore, qu'on le transportât dans l'une des chapelles de la cathédrale de Sens, chapelles assez nombreuses et assez vastes pour qu'il ne gêne pas les fidèles. Ainsi serait conservé un des tombeaux les plus importants qui nous soient restés.

Dans l'embrasure de l'une des fenêtres, à gauche dans la nef, à la hauteur de 2 mètres 45 centim. du sol actuel, on lit :

L'AN 1736 DE 7^{ME} LE 6

LES EAUX ONT MONTÉ ICI.

Cette inscription rappelle la date d'un orage très-violent qui éclata près de Cerisiers vers le soir; les eaux, amenées par la pente des montagnes, inondèrent la vallée et renversèrent de nombreuses maisons. C'est alors que les habitants, pour se préserver d'un nouveau désastre, firent creuser les larges fossés qu'on voit derrière l'église. Une date plus récente se rattache à l'histoire de la contrée; le 3 mars 1793, à la suite d'un affaissement de terrain, un petit ruisseau se creusa un lit au fond de l'une des vallées qui aboutissent à Cerisiers. Quelques bergers l'aperçurent les premiers et en donnèrent la nouvelle; l'allégresse fut générale, car bientôt en effet les champs, jusqu'alors secs et arides, devinrent fertiles. On remarque près de l'église un lavoir public bâti avec soin, mais on cherche inutilement sur la muraille l'acte de naissance du bienfaisant ruisseau auquel, certainement, on eût élevé autrefois une statue. Une simple inscription rappellerait aux habitants un changement heureux et aux étrangers un fait géologique intéressant.

A l'extrémité de la grande rue, la route laissant à droite la chapelle peu intéressante des Trois-Maries, et aussi la petite route nouvelle conduisant à Joigny, monte, en suivant les sinuosités du terrain, la longue pente qui conduit au plateau ondulé où d'immenses quantités d'arbres fruitiers donnent au pays un aspect monotone.

La chaussée antique, après avoir suivi dans Cerisiers la rue d'Arces, franchissait en ligne droite la montagne, au sommet de laquelle, au-delà de la tuilerie près de la borne, elle est rejointe par le tracé nouveau (V. la carte).

VILLECHÉTIVE. A 5 kilomètres de Cerisiers, pop. 280 hab. Ce petit village, situé près de la forêt d'Othe sur un plateau élevé, offre peu d'intérêt. L'église voûtée en bois est petite et toute délabrée; cependant on peut reconnaître encore qu'elle a dû appartenir à une riche abbaye, Dilo sans doute, car de nombreuses boiseries en chêne, style du 14^e siècle, à moulures ornées, témoignent des soins apportés à l'ornementation intérieure. Sur chacun des panneaux on a peint les personnages les plus connus de l'histoire sainte, ainsi que diverses autres figures secondaires, et plusieurs de ces peintures sont loin d'être mauvaises; mais malheureusement les bois sont rongés par les vers et l'humidité. Dans le carrelage, autour d'une pierre tumulaire, on ne peut lire que ces quelques mots dans une longue inscription :

*Cy gist..... qui trépassa en l'an
De grâce M.CC.XX.....*

Près du village à l'ouest, on voyait il y a plusieurs années, une ancienne chapelle dédiée à Sainte-Anne et abritée

sous les branches d'un orme magnifique que l'on vendit pour la réparer; mais l'argent fut employé à un autre usage et la pauvre chapelle tomba tout-à-fait. Pendant quelques années une croix de bois en indiquait l'emplacement.

Une longue avenue bordée de pommiers conduit à

DILO, petit village situé dans une vallée, à 7 kilomètres S.-E. de Cerisiers, pop. 160 hab.

Dilo, *Dei locus*, tel est le nom donné vers 1132 ou 1136, par de pieux religieux de l'ordre de Premontré, à l'une des vastes solitudes de la forêt d'Othe. Louis VI, les comtes de Champagne, les archevêques de Sens, les comtes de Joigny, d'autres bienfaiteurs encore accordèrent au nouveau monastère des terrains d'une étendue immense. Peu à peu les broussailles et les marais disparurent et, près des frères de Dilo, vinrent se grouper quelques maisons; c'est l'origine du village actuel.

L'analyse des chroniques de l'abbaye est pour moi une tâche inabordable; je dirai seulement que trente ans après l'époque de la fondation de leur petite chapelle, les frères avaient pu bâtir, à l'aide de la ferveur religieuse, une nouvelle et grande église que consacra solennellement saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, le 10 mai 1164. Cette église, qui depuis 1793 tombait en ruine, fut entièrement démolie en 1843; l'artiste ne trouvera donc plus que des tas de pierres préparés pour être vendus au mètre cube. Tel a été depuis 80 ans le sort de plus de six cents maisons religieuses, en France seulement.

Adossé à la forêt et à l'abri des vents du nord, ce monastère était situé dans une position d'autant plus délicieuse, que

de magnifiques sources, aujourd'hui encore la providence des villages environnants, coulent à quelques mètres des grands bâtiments occupés maintenant par un fermier. Les deux corps de logis principaux, dans lesquels on remarque de vastes salles, n'offrent dans leur ensemble aucun intérêt archéologique ou pittoresque. Depuis la destruction de l'église, on dit la messe dans une petite sacristie insignifiante; on a placé devant la porte, sur quelques pièces de bois, une des anciennes cloches sur laquelle on remarque plusieurs écussons très curieux, ainsi que cette inscription :

DEO. OP. MAX ☩ LAVDATE EVM IN
CYMBALIS BENE SONANTIBVS.
MARIA VIRGO ASSVMPTA EST CELVM †
DILLO † 1684 †.

Ayant dessiné dans ses divers aspects l'église de Dilo, je serai heureux de communiquer mes croquis aux personnes que l'étude de nos monuments peut intéresser. On remarque, ainsi que les chartes de l'abbaye déposées aux archives à Auxerre le témoignent sans doute, que l'église consacrée par saint Thomas de Cantorbéry n'est pas parvenue jusqu'à nous. A diverses époques, elle eut à subir de notables changements ou plutôt de graves altérations. Les débris conservés font présumer qu'on refit, vers la fin du 13^e siècle, le chœur et les chapelles formant les branches de la croix.

A une époque plus rapprochée encore, on rebâtit la nef en la raccourcissant et en utilisant les débris de l'ancienne construction. C'est ainsi que s'expliquerait la présence, au milieu de moulures appartenant à la dernière période ogivale, des détails évidemment d'une époque antérieure. Au surplus, on retrouve çà et là,

dans la cour de l'abbaye et dans le village, des bases de colonnes et des chapiteaux du 12^e siècle ; entre autres le chapiteau servant de piédestal à une croix de bois placée sur le chemin de Villechétive. Remarquons enfin que ces fragments étaient déjà épars alors même que l'église qu'on vient de démolir était presque intacte.

Deux belles colonnes romanes, ayant environ 70 centimètres de diamètre et 8 mètres de hauteur, réunies par des arcades ogivales, divisaient en trois parties le portail principal, ouvert dans le mur de la façade dont la nudité ne pouvait s'expliquer que par le manque de ressources ou par le désir d'achever promptement. Cinq longues fenêtres en ogives éclairaient le sanctuaire dans lequel on remarquait à gauche, sous un arcade, un tombeau très-intéressant, transporté depuis plusieurs années à Joigny (*Voyez le voyage VI*). La poussée des voûtes était neutralisée par des contreforts construits grossièrement, aussi l'ornementation au dehors était-elle nulle, tandis qu'à l'intérieur les murs avaient été couverts de grands sujets religieux, peints à fresque, où le bleu et le rouge dominaient.

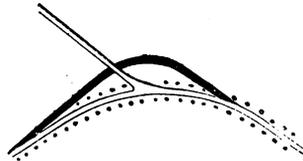
Soit par suite de détériorations, soit que les peintures ne fussent plus du goût des moines, elles furent couvertes d'un épais badigeon jaune, sur lequel on jugea à propos de tracer d'énormes lignes rouges pour simuler les joints réguliers des pierres de taille ; imitation grossière qui ne pouvait appartenir qu'à la fin du dix-septième siècle.

La chapelle de Sainte-Ange ou Sainte-Anne, située sur un plateau élevé à 4 kilomètres au sud de Dilo, au milieu des bois, n'offre plus aucun intérêt.

Ainsi que je l'ai dit, page 83, la route, On a laissé sur la gauche :

en sortant de Cerisiers, traverse des champs couverts d'arbres fruitiers ; on laisse sur la gauche une petite route conduisant à Vaudeurs, puis on arrive, après avoir dépassé plusieurs hameaux sans intérêt, à l'embranchement d'une route non encore achevée, allant d'Auxerre à Nogent-sur-Seine. Voici son itinéraire : d'Auxerre elle passe à Seignelay, puis traverse successivement les rivières du Serein, de l'Armançon, ainsi que le canal de Bourgogne, passe à Briennon et dans les villages de Bligny, Bellechaume et Arces, où elle emprunte la route de Genève, puis descend par une longue pente à Vaudeurs, remonte l'autre versant de la vallée, arrive aux Sièges pour remonter de nouveau sur un plateau élevé et très-monotonne, puis enfin aboutit à Villeneuve-l'Archevêque après avoir traversé la rivière de Vanne (*V. le voyage II*). Des pentes longues, rapides, tortueuses, motivées par les sinuosités du terrain, rendent cette route très-fatigante.

C'est à l'embranchement des deux routes, entre les bornes nos 24 et 24-3, qu'on retrouve les vestiges de la voie antique ; mais je l'avoue, il faut toute la bonne volonté d'un antiquaire pour reconnaître ici l'ouvrage des romains. Le mâchefer au niveau du sol, la stérilité du terrain, indiquent seuls le tracé de la chaussée ancienne, plus élevée et plus courbée dans sa direction que la route nouvelle ; on nomme cet endroit le Pré des Saules.



VAUDEURS, village situé dans une vallée, à 4 kilomètres de Cerisiers, pop. 1000 hab. ; traversé par la route d'Auxerre à Villeneuve-l'Archevêque ; au-berge passable.

Aux abords de ce village les chemins qui étaient impraticables sont aujourd'hui excellents. On remarque la maison communale, construction toute récente que peuvent envier beaucoup de petites villes. L'église, située à mi-côte, offre peu d'intérêt ; de lourds piliers en grès soutiennent la voûte de la nef faite en bois depuis l'incendie qui consuma, il y a cent ans, une grande partie du village.

En suivant le chemin qui longe la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, on arrive au Petit-Vaudeurs, hameau sans importance, au-delà duquel, à 2 kilomètres environ, on aperçoit sur le penchant de la colline, à gauche du chemin conduisant à Vareilles, les vestiges d'une construction cachée presque entièrement par des broussailles. Dans cet endroit, nommé le **CLOITRE**, la tradition du pays veut qu'il y ait eu un monastère remontant à une haute ancienneté. A diverses époques et tout récemment encore on fit des fouilles dans l'espoir de trouver un trésor ; c'est ainsi que furent mis à découvert des voûtes, des escaliers, de nombreux fragments de carrelage émaillé et des statues dont les débris ont été transportés à Cerisiers. Les anciennes cartes, même celles de Cassini, n'indiquent rien, mais il est probable que les archives classées à Auxerre, fourniraient des renseignements positifs. Toutefois, on peut conjecturer que ces vestiges sont les restes d'un monastère où saint Aldric, 42^e archevêque de Sens, transféra, vers l'an 833, les religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Remi-lès-Sens. Les chroniques disent que

ce monastère était situé à Vareilles où il n'y en a aucune trace, peut-être serait-ce près de ce village, distant seulement de 4 kilomètres du cloître et à l'issue de la même vallée.

Voici une seconde conjecture : vers l'an 1143, Isavie, fille de Pierre Shain de Vareilles, fonda, près de l'abbaye de Dilo, un monastère de filles qui plus tard fut transféré à Theil. La distance du cloître à Dilo, est d'environ 9 kilomètres. Je n'ose espérer qu'on me pardonnera toutes ces conjectures, mais je désirais donner aux personnes à même de consulter nos archives départementales, quelques légères indications. C'est au milieu de ces mêmes ruines qu'on a trouvé, il y a plus de 50 ans, une curieuse croix romane ; seulement on n'est pas d'accord dans la désignation de l'endroit même où cette croix était déposée ou cachée. Les vieillards du pays assurent que des ouvriers, en démolissant un gros mur, donnèrent un coup de pioche qui, à leur grand étonnement, entra dans une cavité d'où ils retirèrent la croix ; on voit en effet que les jambes du Christ reçurent un choc violent.

D'autres personnes sont persuadées que c'est un coup de hache, car cette croix aurait été trouvée cachée dans l'intérieur creux d'un énorme noyer qu'on abattait à quelques mètres du mur du cloître. Cette trouvaille fut conservée avec soin par les villageois, qui vinrent la chercher processionnellement pour la déposer dans leur église où on la voit encore, mais hélas, les patriotes ont cru devoir briser l'extrémité des fleurs de lys.

Haute de 60 centimètres sur 33 de large, cette croix est formée de feuilles de cuivre sur lesquelles sont relevés en bosse des rinceaux de feuilles de vigne.

A chacune des quatre extrémités, ainsi qu'au centre, on remarque une petite plaque émaillée, découpée en quatre lobes; on reconnaît les quatre évangélistes et leurs symboles. Ces curieux émaux, incrustés par entailles, semblent appartenir à la fin du onzième siècle.

Dans le hameau des LOGES, dont je parlerai plus loin, on retrouve également une croix romane en cuivre d'un beau travail. Les branches ornées de rinceaux de feuillage sont fleurdelysées et, comme toujours, les évangélistes caractérisés par leurs symboles, accompagnent le Christ. Cette croix presque entièrement semblable à celle dont j'ai déjà parlé (1), est cependant d'une exécution moins pure.

On m'a assuré, d'après l'idée que j'en avais émise, que l'une de ces croix aurait été offerte à M. l'archevêque de Sens, qui voulait bien l'accepter mais non l'acheter, pour le trésor de la cathédrale. La commune ne désirant pas faire un don pur et simple, la proposition n'eut pas de suite. Il me semble qu'après avoir attaché trop peu de prix à cette *vieille chose*, on lui en attribue un trop élevé aujourd'hui; trop souvent on oublie que le plus grand nombre des objets d'art n'ont qu'une importance artistique relative à leur ancienneté, et que, par cela même, la valeur monétaire est quelquefois nulle. Le musée royal et plusieurs collections particulières possèdent des croix de la plus grande beauté et dont l'origine souvent illustre n'est pas contestée. A chacun de ces précieux objets, donnés par nos Rois ou nos pieux Archevêques aux plus célèbres abbayes de leur temps, se rattachent des faits historiques dont

nos annales nous ont transmis les détails : considérations d'une haute importance pour beaucoup d'amateurs. considérations enfin qui amènent à payer très-cher la possession de ces beaux ouvrages d'orfèvrerie, alors même qu'ils ne sont pas enrichis d'ornements en or ou de pierres fines.

Toutefois, la croix de Saligny provient de la célèbre abbaye de St-Pierre-le-Vif, et sans doute les deux autres ont appartenu aux religieux de Dilo, Vaultuisant ou Pontigny; leur importance est donc toute locale, puisque c'est tout ce qui nous reste de plusieurs monastères détruits. Je désirerais vivement que tous les anciens ornements d'église dignes d'intérêt, isolés dans les églises de village, fussent réunis dans le trésor de la cathédrale de Sens ou de celle d'Auxerre; une petite note indiquerait leur provenance et le nom du donataire. J'insiste surtout, en admettant que les trois croix indiquées restent dans leur modeste église, qu'elles ne soient plus portées en dehors, pendant les processions, par des enfants; je demanderais encore qu'elles ne fussent plus emmanchées négligemment au bout d'un bâton appuyé contre la muraille, mais au contraire qu'on les plaçât avec soin dans un meuble.

LES LOGES, hameau important de la commune de Vaudeurs, situé sur un plateau élevé.

Ce hameau fut le théâtre d'un événement déplorable; je reproduis le récit qu'a bien voulu me faire l'obligeant curé de Vaudeurs : « En 1794, le passage de plusieurs corps d'armée par Saint-Florentin, motiva de fréquentes réquisitions, même dans les villages; on vint donc aux Loges, et les deux frères Chaperon, riches propriétaires, durent payer souvent

(1) Annuaire de 1843, il y a par erreur croix romaine.

pour ceux des habitants jugés trop pauvres. Mais bientôt les provisions furent épuisées, les deux frères dirent aux réquisitionnaires : « Nous avons donné à » votre République tout ce qu'il nous » était possible de donner, ne revenez » donc plus. » Non-seulement on ne tint aucun compte de leur réclamation, mais on les accusa de cacher une énorme quantité de blé dans leur maison ; erreur absurde qui engagea les représentants du peuple à employer les moyens les plus violents. Les villes environnantes envoyèrent des soldats, on amena même de Sens deux canons ; mais les frères Chaperon, avertis à temps, barricadèrent les fenêtres et la porte, résolus ainsi à tout braver.

» Le primidi messidor an 2 de la république (19 juin 1794), vers dix heures du matin, la maison fut cernée ; mais les deux frères aidés de leur sœur et d'un fidèle domestique, surent, pendant plusieurs heures, repousser les assaillants à coups de fusils. Déjà un grand nombre d'entr'eux étaient mortellement blessés ; il fut alors décidé qu'on incendierait la maison. Un homme, enveloppé de couvertures et entouré de matelas, s'avança à travers les balles et parvint à mettre le feu à la porte ; bientôt les flammes faisant d'affreux ravages enlevèrent aux malheureux assiégés tout moyen de défense. Les frères périrent sous les décombres, leur sœur et le domestique, faits prisonniers et conduits à Paris, furent jugés par le tribunal révolutionnaire. La jeune femme mourut sur l'échafaud. » J'ajouterai que peu de temps après, on éleva sur l'une des promenades de Sens, un petit monument expiatoire composé avec les débris de plusieurs tombeaux arrachés à la cathédrale ; sur l'une des faces on lisait le

nom des victimes et aussi quelques mots d'éloge et de regret. Ce petit monument n'existe plus.

Un bon chemin conduit de Vandeurs à

COULOURS, village situé sur un plateau élevé, à 8 kilomètres de Cerisiers, pop. 540 habitants.

Ce village, entouré de fossés en partie comblés aujourd'hui, semble avoir été jadis assez important. La rue principale est longue et très-large ; cependant l'aspect des habitations est triste et pauvre.

L'église, entourée encore de son cimetière, est dans un délabrement affreux. Les murailles sont lézardées, les charpentes vermoulues, partout enfin l'humidité, la pourriture. Les fenêtres, dépourvues de vitraux, ont été murées presque entièrement, afin que la pluie ne tombât plus sur l'autel.

Une inscription, placée au-dessus du portail, nous apprend l'histoire de cette pauvre église :

L'AN 1567 CE TEMPLE FVT BRVSLÉ
ET RVYNÉ PAR LES HVGVENOTS DE
FRANCE ET DEPVIS RÉÉDIFIÉ EN 1633
PAR LE SOING ET ASSISTANCE DE NOBLE
SEIGNEVR MESSIRE JACQVES DE ROV-
XEL MEDARY CHEVALIER DE L'ORDRE
DE SAINT JEAN DE JÉRVSALEM COM-
MANDEVR DE CE LIEV DE GOVLOVRS
PARTOVT AMY LECTREVR
PRIERAS LE REDEMPTEVR
QV'APRÈS LA VIE MORTELLE
IL LE FASSE JOVIR DE LA GLOIRE
OETERNELLE
1639.

Hélas ! les prières ont manqué.

L'église, en effet, appartenait aux chevaliers du Temple, et plus tard à

l'Ordre de Malte. On retrouve la croix de cet Ordre ainsi que deux écussons sculptés en relief, à droite et à gauche du portail. De lourds piliers octogones soutenaient les voûtes en plein cintre qui n'ont point été achevées ou sont tombées; on lit sur le plancher qui les remplace :

† JESUS MARIA JOSEPH M^{res}. J..IETU DE BALINCOUR, COMMANDEUR ET CO-RENTIN LE CIALE CURÉ ONT FAIT CE LAMBRIS EN,.....

Plus loin on lit :

1706.

A peu de distance au nord du village, on remarque les ruines de la commanderie, exploitées comme carrière depuis longtemps. Une moitié de tour est restée debout ainsi que l'ancienne chapelle, qui ne doit sa conservation qu'à sa transformation en étable; enfin d'autres bâtiments sans intérêt, aujourd'hui occupés par un fermier, s'appuient sur les anciens murs d'enceinte. Les chroniques Séno-naises nous apprennent qu'en 1135, saint Bernard fut choisi, comme médiateur, par les frères de Coulours et les religieux de Vuluisant (V. voyage II).

Au-delà de Coulours et à peu de distance de la frontière du département, on trouve

CERILLY, petit village situé dans une vallée, près de belles sources et à quelques mètres de la petite route de Saint-Florentin à Rigny-le-Feron (Aube); à 12 kilomètres de Cerisiers, pop. 240 hab.

A l'extrémité d'une large allée, vis-à-vis de l'église, construction sans intérêt, on aperçoit un petit castel de l'époque de la Renaissance, d'un aspect très pittoresque et bâti, dit-on, sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Laurent, dénomination encore employée pour dési-

gner le bâtiment actuel. On sait que Saint-Laurent fut condamné par l'empereur Valérien, à mourir par le feu « *le rôtir seulement* » d'après les propres expressions du martyr, le 10 août, l'an 158 de l'ère chrétienne. Les précieuses reliques de ce saint, ensevelies avec soin, furent apportées dix siècles plus tard, c'est-à-dire au 12^e siècle, dans le monastère de Cerilly, où elles attirèrent un grand concours de peuple qui, « après avoir satisfait sa curiosité, s'adonnait aux débauches les plus honteuses (1). » On assure que l'un des abbés de Vuluisant, Antoine II, fit placer sur l'autel de Cerilly, un bas-relief dans lequel le pieux abbé s'était fait représenter avec les insignes de sa dignité. J'ignore ce qu'est devenu ce précieux monument, inauguré vers l'an 1540. Pierre de Bérulle, cardinal éminent, naquit au château de Cerilly le 4 février 1575; on sait que ce prélat mourut en célébrant la messe, le 2 octobre 1629.

Le savant et zélé Alexandre Lenoir avait classé, au Musée des Petits-Augustins, plusieurs statues du cardinal de Bérulle.

Je viens reprendre la route à

ARCES, village situé très-près de la forêt d'Othe, au fond d'un joli vallon, à 28 kilomètres de Sens; pop. 1020 hab. Relai de poste.

La rue principale est très large et on remarque quelques maisons assez bien bâties. L'église offre peu d'intérêt, cependant la façade qui semble appartenir au 18^e siècle, ne manque pas d'élégance; on lit, dans la corniche sous le fronton, la maxime républicaine : « Le peuple Français, etc., etc. » Le nom de l'un

(1) Hist. de Vuluisant (V. voyage II).

de nos plus illustres archevêques se rattache à l'histoire du village. Nos historiens nous apprennent que saint Ebbon, 32^e archevêque de Sens, vint souvent au village d'Arces célébrer le service divin ; c'est pour honorer la mémoire de ce saint, que de nos jours encore, on va processionnellement le 27 août, à la petite fontaine qu'il a sanctifiée par sa présence. On se souvient que ce courageux prélat se retira à l'abbaye de St.-Pierre-le-Vif, peu de temps après avoir, à la tête de l'armée Sénonnaise, su repousser et vaincre les Sarazins, venus pour assiéger Sens, après avoir brûlé plusieurs grandes villes.

On fait remonter à l'année 731 ou 738 la date de ce fait historique.

Au-delà du village, la route monte au hameau des *Bois de Milly*, passe près de la petite chapelle et se prolongeant en ligne directe dans la forêt, laisse sur la droite, vis-à-vis la 30^e borne, la chaussée antique connue dans le pays sous le nom de route des Romains. Large d'environ 12 mètres, cette ancienne chaussée est, dans beaucoup d'endroits, très détériorée et devient même impraticable à la sortie des bois. De ce point, on découvre un horizon magnifique ; sur la gauche, s'éloigne la riche vallée de l'Armançon jusqu'aux montagnes qui entourent Tonnerre ; devant soi on reconnaît, au-delà de la vallée du Serein, les montagnes de Vermenton, et enfin sur la droite, on peut suivre toute la vallée de l'Yonne depuis Auxerre jusqu'à Joigny.

Le tracé de la voie antique est interrompu, près du hameau de Prunelle, par de nombreuses ravines qui ne laissent qu'une largeur stricte pour le passage des voitures. Entre le village de Mercy et la belle ferme du Bois de la Roye

(route), la chaussée est mieux conservée, mais au-delà, elle se rétrécit, devient tortueuse et se perd tout-à-fait sous les empiétements des champs riverains. Il ne serait donc pas exact de penser que le chemin actuel, venant des hameaux de Vaudupuy et Chaton, suit la direction même de la chaussée ancienne, direction que l'on croit reconnaître, seulement dans un parcours de quelques mètres, à peu de distance du pont d'Avrolles, avant d'arriver à la route royale de Paris à Genève, passant par Joigny et Saint-Florentin.

Ainsi que je l'ai dit, la route nouvelle en sortant d'Arces, se prolonge en ligne droite au milieu de la forêt d'Othe, dans une de ses parties les plus étroites. Une descente rapide et tortueuse, longue de 2 kilomètres, conduit à

VACHY, récemment élevé au rang de commune ; ce petit village, situé dans un vallon étroit près de la lisière de la forêt, n'offre rien d'intéressant ; à 33 kilomét. de Sens.

L'église, bâtie sur le bord de la route, est petite, mais le clocher orné de mille découpures en plomb, est assez curieux.

Au-delà du village, on traverse un pays monotone, on laisse sur la droite, derrière la montagne sur laquelle passe la voie romaine, le village de

BELLECHAUME, situé sur le penchant d'une colline près la forêt ; pop. 610 habitants.

La route d'Auxerre à Nogent-sur-Seine, passe près de ce village, dominé par l'église qui mérite d'être visitée ; on remarque les voûtes du chœur et des chapelles, et dans le sanctuaire, les ornements sculptés sur une piscine portant la date de 1554. Dans la nef, presque vis-à-vis

d'un bas-relief représentant la conversion de saint Hubert, on lit l'inscription suivante :

Cy gist Jehane Arveau en son vivant feme de Hyenard baro maistre maço native du lieu de Bryeno (BRIENON) laquelle, décéda le 7^e mars l'an 1566 lequel baro comença a édifié ceste église le 30^e juing en lan 1550 et fut la pmière pre assise par Me Jehan Videy pbre vicaire soub; Me Ghles Lugnet pbre curé de ce lieu et la pachua (paracheva) le 24 may 1567.

On remarque dans l'intérieur du portail, quelques traces d'écussons peints sur la muraille.

Au sud dans la plaine, on aperçoit au milieu des arbres

MERCY, petit village sans intérêt; pop. 170 habitants.

L'église, bâtie à l'extrémité du village, est peu digne d'attention. Je reparlerai de Mercy à l'article de

CHAMPLOST, village situé dans la plaine et traversé par la route, à 38 kilomètres de Sens; pop. 1540 habitants.

Ainsi que beaucoup de villages, Champlost a perdu récemment un beau château construit vers la fin du 17^e siècle; une seule tour et de larges fossés remplis d'eaux vives ont seuls été conservés. Dans l'intérieur de la tour, un laboureur, nommé Dubois, a construit dernièrement une horloge en bois d'un travail très-curieux.

Située sur le côté droit de la route, l'église, qui date de la Renaissance, offre peu d'intérêt; on lit au-dessus de la porte cette maxime si connue : « Le

peuple Français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme. » Le mot, suprême, a été effacé. Les chapelles sont voûtées et dans la nef on remarque près de la chaire, un *Jugement dernier*, tableau d'une exécution soignée mais gâtée par de maladroites restaurations. Le tableau, une *Adoration des Bergers*, placé au-dessus du maître-autel, est remarquable(1).

La tradition veut que, vers l'an 879, les Normands chassés du royaume de Bourgogne, vinrent établir leur camp près du village actuel nommé depuis cette époque Champ-l'Ost, *Champ de l'Armée*. La même tradition veut encore que Richard-le-Justicier, après les avoir mis en déroute, fit grâce de la vie à un grand nombre de prisonniers près d'un village appelé depuis *Mercy*.

Le nom d'un ecclésiastique, zélé archéologue, s'attache à l'histoire de Champlost. M. l'abbé Pierre, nommé en 1762 curé de ce village, rechercha activement tous les documents qui pouvaient éclairer l'histoire de sa commune et fit insérer dans l'almanach de Sens, année 1783, une longue et intéressante lettre, sur deux des voies romaines qui partaient de Sens. Le savant géographe Pasumot lui répondit, et, tout en réfutant quelques passages, ajoute : « Je suis à présent entièrement d'accord avec M. Pierre qui, par ses recherches, a fixé une position intéressante de l'ancienne géographie (*Eburobriga*).

Chassé par la Révolution, l'abbé Pierre, qui n'était pas resté assez étranger au

(1) Annuaire de 1813, notice sur Thoirigny : il y a par erreur école Française, lisez, école Italienne.

mouvement, alla mourir malheureux loin de sa patrie.

La route, va rejoindre la route royale de Paris à Genève, à peu de distance du village d'

AVROLLES, traversé par la route, situé à 41 kilomètres de Sens; pop. 720 habitants.

La carte de Peutinger, ainsi que l'itinéraire d'Antonin, indiquent une voie allant d'Auxerre (*Autessioduro*) à Troyes (*Augustobona*), en passant par *Eburobriga*. La direction de cette voie est devenue méconnaissable; on sait seulement que, se dirigeant au nord-est, elle traversait successivement les rivières du Serein et de l'Armançon, sur des ponts de pierre détruits depuis longtemps. Au-delà de cette dernière rivière, la chaussée montait le versant d'une colline assez élevée et avancée en forme de cap au milieu de la plaine.

C'est au pied de cette colline, au sud, que les géographes ont retrouvé dans l'emplacement du village d'Avrolles, l'antique *Eburobriga*, position importante dont il ne reste pas le moindre vestige.

La voie ancienne elle-même, n'est plus qu'un mauvais chemin, rétréci par les vignes et les champs de blé; la rectitude du tracé indique seule son origine.

Sur le sommet et à l'extrémité de la colline d'Avrolles, on remarque une immense tranchée dont les déblais ont servi à former un côté de l'enceinte d'un camp romain, mais on regrette de ne point trouver les traces de quelques constructions à l'appui de cette tradition. Toutefois, ce poste d'observation était admirablement choisi; le voyageur, placé sur le sommet du retranchement, au pied d'une petite croix, voit s'étendre de tous

côtés, à perte de vue, la contrée où çà et là on retrouve des tombeaux, des monnaies, des armes, mille précieux fragments toujours attribués aux Gaulois ou aux Romains. On oublie trop souvent que les Sarrasins, les Normands, les Bourguignons, abandonnèrent sur les champs de batailles de nombreux débris. Voici le profil de ce camp ainsi que celui de la montagne; la ligne inclinée indique la voie antique.



Le village d'Avrolles, brûlé par les Normands vers l'an 879, ruiné plusieurs fois pendant le moyen âge, incendié de nouveau en 1804, n'offre plus rien de remarquable. Cependant, l'église bâtie sur le côté de la route, vers le 16^e siècle, ne manque pas d'intérêt. Le clocher, seul reste d'une église assez ancienne, construite près d'une petite fontaine, s'élève complètement isolé en avant du portail principal assez soigné. L'intérieur est élégant et on remarque, ainsi que dans plusieurs édifices religieux de cette époque, que les nervures secondaires ne sont point adhérentes au massif des voûtes et ne se soutiennent que par la seule force de leur équilibre; décoration légère mais trop hardie, car un grand nombre de ces mêmes nervures se sont écroulées. On remarque quelques pendentifs d'une grande délicatesse de ciselure; les détails d'une piscine dans le sanctuaire; et sur l'autel, dans le collatéral gauche, un Christ assez bon. Parmi les peintures aussi médiocres que

possible, se trouve une tête de religieuse d'une exécution soignée. Les pierres tumulaires, d'ailleurs peu intéressantes, sont très usées.

À l'entrée du village, sur le penchant de la colline, on remarque une jolie maison de campagne, derrière laquelle, à peu de distance, s'élevait une belle et grande chapelle dédiée à Sainte-Béate et démolie pendant la Révolution; c'est aujourd'hui le cimetière.

On laisse sur la gauche :

VENIZY, à 4 kilom. de St.-Florentin; pop. 1780 habitants.

Riche et beau village situé dans une plaine fertile et traversé par le ruisseau de Vèvres, aujourd'hui de Créanton, du nom d'un marchand de bois qui le fit servir au flottage.

Depuis fort peu de temps, d'excellents chemins sillonnent cette belle commune qui possédait un beau château démoli depuis 70 ans. La petite chapelle Saint-Fiacre démolie également est remplacée par une croix. Plusieurs marches conduisent au portail de l'église, construction solide qui ne semble dater que du 17^e siècle. L'intérieur grand et régulier est voûté en plein cintre, mais l'ensemble est lourd, et les murailles, malgré leur extrême propreté, ont un aspect nu et froid que ne peuvent modifier quelques tableaux médiocres et aussi une statue de grandeur de nature : le Christ couronné d'épines; sculpture assez bonne. Le clocher ne manque pas d'élégance.

TURNY, village situé dans une vallée fertile près d'un petit ruisseau et au pied de la colline qui, venant d'Avrolles, s'étend au-delà de Neuvy-Sautour; à 5 kilomètres de St-Florentin, pop. 1290 hab.

Au milieu du village, dont l'aspect est

triste, s'élève une des plus jolies églises de notre département. La façade et le clocher élégant qui la surmonte, offrent l'ensemble le plus gracieux, le plus inattendu. Le portail principal, orné de détails d'une exécution parfaite, rappelle, par la finesse de ses détails, les beaux types des 14^e et 15^e siècles. Sans nul doute, ce portail n'a ni l'importance ni les dimensions des admirables portes de nos cathédrales, mais les ciselures sont les mêmes. Construite entièrement en pierre de taille, l'église semble ne pas avoir été terminée à l'extérieur dans son abside et ses collatéraux qui ne méritent aucune attention. La grande nef et les bas-côtés sont voûtés en ogives à fines nervures, et l'on remarque avec plaisir, avec surprise même, que l'appareil régulier, la pierre enfin, n'a pas encore été cachée par le badigeon. Les voûtes n'ont donc rien perdu de leur beauté primitive et la teinte grise que le temps a donnée, ajoute encore à leur effet harmonieux. Cependant cette teinte grise semble trop *noire* aux habitants, auxquels je me permets d'indiquer un moyen de nettoyage autre que par le badigeon. Trois moyens ont été essayés dans les monuments, construits, ainsi que l'église de Turny, en pierre calcaire tendre.

Le premier moyen, est de gratter avec des fers tranchants, la surface des murailles, mais cette opération, qui demande de grands échafaudages pour les voûtes, a surtout l'immense inconvénient d'altérer le travail de ciselure des rosaces, fleurons, chapiteaux, etc., etc. Le second moyen, consiste à laver avec de l'eau ordinaire, à l'aide d'éponges; mais la poussière attachée aux voûtes se trouvant liquéfiée, laisse de longues traînées de

boue, ce qui est affreux; le lavage, par l'eau ne peut être employé que pour les sculptures.

Le meilleur moyen, serait de frotter à sec avec des brosses de crin très dur, emmanchées à de longs bâtons; disposition qui permet à l'ouvrier de nettoyer une grande surface sans changer de position.

On comprend que toutes ces précautions seraient superflues pour les murs en blocage recouvert de mortier; il faut alors tout simplement, peindre en blanc ou en jaune pâle, en conservant intacts les bas-reliefs, les inscriptions, etc., etc. Que l'on se garde bien surtout de barioler, ainsi qu'on l'a fait dernièrement dans une église que je ne veux pas nommer, le chœur en jaune, la nef en blanc et chacune des chapelles en rose, en vert et en violet.

Une autre observation encore : dans le plus grand nombre des églises catholiques, le prêtre, tourné vers l'Orient en célébrant la messe, est souvent ébloui par les rayons du soleil levant, pénétrant par les longues fenêtres ouvertes au-dessus de l'autel. Il résulte de cette disposition, que dans beaucoup d'églises on a muré la fenêtre centrale, moyen malheureux qui brise la symétrie du sanctuaire; symétrie qu'on pourrait conserver en adaptant à la fenêtre de grands rideaux mobiles.

Je me hâte de revenir à l'église de Turny.

Sur le premier pilier à droite on lit :
 CE PILLIER CY POVR VÉRITÉ
 AV MOYS DE MARS NE FAVT DOVBTER
 FVT COMANCE PAR BONE GVISE
 ET LA PREMIÈRE PIERRE ASSISE
 PAR EDMON GIRARD FVT POSÉE
 ET DE VIN TRÈS BIEN ARROVSÉE

EN L'AN DE GRACE JESV CHRIST
 1518.

Au deuxième pilier de droite on lit sur le listel d'un joli fleuron :

Ci gist Jehan Verny filz de
 Ja Verny macon premier macon
 d'octobre M.C'.XIX. (1519).

Sur la clef de voûte de la seconde travée on lit :

ANNO DOMINI 1538.

Le maître autel, grand et bel ouvrage en pierre, a été élevé en 1670 ainsi qu'il l'indique l'inscription placée à gauche dans le sanctuaire :

DV RÈGNE DE..... (1) CE RETABLE
 DV GRAND AVTEL A ÉTÉ CONSTRV
 EN 1671 PAR JEAN B^T PRENE
 NICOLAS MARTIN ENTREPRENEVR
 M. FRANÇOIS JAVARY ESTANT CVR
 QVI A POSE LA PREMIERE PIERRE
 DVBOIS FRANÇOIS FOVREY MARGV
 LERS EN 1670. JEAN GILLOT JEAN
 CASSEMICHE MARGVILLERS EN 167
 M. LADMIRAL..... M. ADDENIN.....
 RENE.

On remarque les fonts baptismaux, joli petit monument octogonal d'une exécution soignée; douze petits génies qui ne rappellent en rien le baptême, embellissent les côtés.

Dans la base de l'un des piliers extérieurs du clocher, on a enclavé un petit groupe de statues adossées à une colonne, style du 12^e siècle. La tradition veut que ce fragment provienne d'une ancienne église située à Linant, démolie depuis longtemps et sur l'emplacement de laquelle on a bâti une petite chapelle.

(1) Louis XIV.

, à peu de distance au sud du vil-
qui possédait une commanderie de
de Malte, on aperçoit, au milieu
bres, le corps de logis principal d'un
château élevé au 18^e siècle. A
liothèque royale, topographie de
ne, on conserve les plans du châ-
le Turny, gravés par Cl. Koron.
rges pièces d'eau envahies par les
ix, de longues avenues aujourd'hui
vées, témoignent de l'abandon qui
sur cette terre seigneuriale, l'une
nmenses possessions de famille de
schefoucault-Liancourt. Construit
d'une colline couverte de beaux
s, dans une prairie traversée par
li ruisseau, ce château a souffert de
s dégradations que ne feront pas
autre, je le crains, quelques tra-
de consolidation.

AILLEY, riche et beau village si-
ans une vallée fertile, à peu de dis-
de la forêt d'Othe, à 9 kilomètres
-Florentin; pop. 1270 habitants.
puis peu d'années d'excellents che-
traversent cette commune, et on a
aux embranchements principaux
oteaux indicateurs. La rue prin-
est large et très longue; une rue
à-fait secondaire conduit sur la
du marché, autour de laquelle s'é-
t les principaux *monuments*, c'est-
e l'église, la halle, le lavoir public,
taine et les auberges.

l'église est petite, basse, obscure, non
ie, mais assez propre; on lit sur un
ier, semblable à une borne, la date
Vis-à-vis de l'église, on a bâti en
une halle et à côté de celle-ci un
r très-commode, alimenté par une
ine magnifique dont les eaux admi-
s de limpidité, sont contenues dans
rge bassin carré, en pierre de taille.

Ce bassin était fermé en dessus par un
grillage en fer, brisé en quelques minutes,
le 17 avril 1840. Le feu, mis dans la
boutique d'un menuisier, consuma une
grande partie du village qui doit aujour-
d'hui à ce désastre, un grand nombre de
maisons nouvelles.

Dans les cartulaires de l'abbaye de
Pontigny, plusieurs seigneurs de Chailley
sont nommés comme bienfaiteurs; le
plus grand nombre des actes de dona-
tions remontent au douzième siècle.

BOËURS-EN-OTHE, petit village
situé dans un vallon étroit, près de la
lisière des bois, à 15 kilomètres de Saint-
Florentin; pop. 950 habitants.

Quelques habitations seulement se sont
groupées près de l'église et forment le
noyau de la commune, composée de 32
hameaux. L'église est petite et offre peu
d'intérêt, bien que la construction semble
avoir été commencée avec soin. De
lourds piliers ronds soutenaient les vol-
tes, détruites aujourd'hui ou restées
inachevées; on croit distinguer sur le
listel d'un chapiteau du sanctuaire, la
date de 1570 au milieu d'une inscription
couverte par le badigeon. Cette petite
église aurait besoin de réparations aussi
nombreuses que promptes.

Une charte de 1140, permet aux habi-
tants de mettre en culture tous les ter-
rains qu'ils voudront dans la forêt. Une
date plus ancienne s'attache à l'histoire
d'un hameau voisin. Vers l'an 850 ou
858, deux religieux revenant d'Espagne,
où ils avaient été chercher le corps de
saint Vincent, suivirent la voie romaine
d'Alise à Sens, et se reposèrent dans un
lieu nommé AMANTUM, aujourd'hui
Aimans. Les légendes assurent que le
corps de saint Vincent avait été abandonné
dans un champ, pour être mangé aux

bêtes, mais que Dieu envoya un corbeau pour le défendre, même contre un loup. Le corps précieux fut enfin enseveli dans une église près de Valence, en Espagne, où nos deux religieux allèrent le chercher.

FOURNAUDIN, petit village situé dans une vallée près de la forêt et traversé par le grand chemin de St-Florentin à Rigny-le-Feron (Aube), à 12 kilom. de Cerisiers; pop. 389 habitants.

Quelques maisons se groupent autour de l'ancienne chapelle qui dépendait autrefois de Cerilly; on remarque au-dessus de l'autel, un bas-relief représentant la conversion de saint Hubert.

Au-delà d'Avrolles (voyez page 92), la route, après avoir traversé une plaine ondulée, assez fertile, descend par une pente extrêmement rapide, qui bientôt sera modifiée, à

SAINTE-FLORENTIN, petite ville, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre, à 149 kilomètres de Paris, 45 de Sens, 30 d'Auxerre, 47 de Troyes, 28 de Tonnerre; pop. 2410 habitants. Plusieurs auberges: l'Hôtel de la Poste est bon.

La partie la plus importante de cette ville, nommée pendant la Révolution *Montarmance*, est bâtie sur le penchant et sur le sommet d'une colline qui s'étend vers l'ouest. Près de la ville basse, deux rivières, l'Armanche et l'Armançon, se réunissent. On sait que cette dernière rivière est suivie dans presque tout son parcours, pas le beau canal de Bourgogne. Deux routes royales, l'une de Paris à Genève, l'autre de Nevers à Sedan, contribuent, de même que diverses voies de communication, à augmenter l'activité industrielle des habitants.

Cette petite ville est très ancienne et

l'historien pourra consulter avec intérêt de vieux manuscrits ainsi que les cartulaires, trois gros in-folio, conservés dans la bibliothèque de l'hospice. On doit ces cartulaires aux recherches infatigables du dernier abbé de Pontigny. Ce laborieux bénédictin, forcé, par la tourmente révolutionnaire, de quitter son abbaye, vint se réfugier dans l'hospice de St-Florentin, ou bientôt, de même qu'à Pontigny, il mit toutes les archives en ordre et copia avec la plus minutieuse exactitude, en les réunissant par ordre chronologique, les chartes, les actes de donation relatifs à l'histoire de la ville; travail immense qui ne demanda pas seulement de la patience, mais aussi de l'érudition. Ça et là on trouve entre les pages couvertes d'une écriture fine et sans ratures, des feuillets laissés en blanc: « afin qu'on puisse placer dans leur ordre chronologique, les chartes que le hasard ou d'heureuses recherches pourraient faire retrouver; » ainsi que l'espérait le digne abbé Depaquet, mort seulement en 1810.

Plusieurs fois, ces curieuses chroniques ont été consultées; il est donc probable que l'Annuaire de l'Yonne, publiera un jour l'histoire de St-Florentin. J'indiquerai simplement quelques dates, ainsi que l'itinéraire que pourra suivre le voyageur; un travail plus étendu, serait mille fois au-dessus de mes forces.

D'après nos historiens, la petite cité de St-Florentin, souvent assiégée par les Bourguignons pendant le 4^e siècle, fut prise par Clovis en 511, puis retomba au pouvoir des Bourguignons, qui bâtirent sous ses murs une forteresse, rasée par Pépin en 752. La ville, de nouveau assiégée vers 879 et 892 par les Normands,

resta sous la domination des comtes de Champagne, jusqu'en 1281; depuis cette époque, changeant souvent de maître, elle dut soutenir encore plusieurs sièges, notamment en 1359, 1417 et 1423.

Le château, contre lequel vinrent échouer tant d'assauts, n'existe plus. Les anciennes portes ont été démolies vers le milieu du XVIII^e siècle; une seule des sept tours qui formaient l'enceinte est restée debout. C'est celle qu'on aperçoit de la poste aux chevaux, au sommet d'un escarpement assez élevé. Cette tour et aussi quelques parties des murailles que longe le marché au blé, semblent appartenir au XIII^e siècle. Les rues sont en général petites, tortueuses et très rapides; la grande rue, plus large et mieux bâtie, conduit à une petite place irrégulière, au milieu de laquelle s'élève une fontaine dont le bassin octogonal, reçoit l'eau de la gueule de trois dragons de bronze, d'une exécution assez soignée. Sur le pilier central, une inscription en longues lettres gothiques, m'a semblé indéchiffrable aujourd'hui. Dans plusieurs rues on retrouve encore quelques vieilles maisons en bois sculpté, mais elles ne sont pas assez intéressantes, pour qu'on regrette de voir s'élever sur leur emplacement de nouvelles constructions.

En arrivant par la route de Sens, on voit à droite un monticule, sur lequel fut bâtie, au IX^e siècle, une abbaye pour recevoir les reliques de St. Florentin. Ce monastère, ruiné plusieurs fois, fut remplacé par une petite chapelle dont il reste quelques pans de murs soutenus par un contrefort enclavé dans une maison particulière. La dénomination de PRIEURÉ est restée à ce monticule, plani et planté d'arbres pour faire une promenade publique. On jouit de ce point d'une vue étendue qui ne manque pas d'intérêt.

Les églises de la ville ayant été toutes ruinées pendant les guerres, les bourgeois demandèrent l'autorisation d'en bâtir une nouvelle, ce qui leur fut accordé. Mais l'emplacement choisi n'étant pas convenable, ils obtinrent de Charles V une maison appelée le Fief de la Tour que ce roi possédait. Bien que la lettre qui concédait ce fief ait été adressée en 1376, l'église ne fut entreprise que près d'un siècle plus tard, ainsi que l'indiquent plusieurs dates gravées sur les murailles mêmes de l'église, commencée magnifiquement mais que le manque de ressources vint arrêter. En effet, la grande nef n'a point été faite et les transepts ou bras de la croix ne furent pas terminés.

Un large escalier de 35 marches conduit au portail nord; à droite de la dernière marche, on reconnaît la statue de Salomon; à gauche celle de Moïse. Deux lions, soutenant un écusson aujourd'hui méconnaissable, contribuent à donner à cet escalier un aspect très pittoresque. Des pilastres de différents ordres, de belles corniches à feuillages, des arabesques, des cartouches sculptés avec soin sur les embrasures de la porte en plein cintre, constituent l'ornementation de ce portail; on lit à gauche IVIN 1615 et à droite CÆPTUM 8 MAY 1611.

Le portail sud, auquel aboutissent une petite rue et une ruelle étroite et très obscure, est semblable à celui du nord. Deux travées de la nef ayant été seules commencées, un grand mur nu et triste ferme l'église au couchant; une partie de la porte est ancienne.

INTÉRIEUR. De nombreux détails captiveront longtemps l'attention et feront oublier que cette belle église n'a pas été achevée; l'art de la Renaissance a prodigué ici ses plus fines ciselures, ses plus brillantes verrières, mais

hélas la plus grande parties des sculptures a été couverte de badigeon, ou de couleur à l'huile, et les vitraux ont subi de maladroites réparations.

JUBÉ Trois arcades en plein cintre, séparées par des pilastres soutiennent un entablement dont la frise offre de délicieux ornements; au-dessus de l'arcade centrale, la Vierge soutient son fils mort; ce groupe ainsi que les deux statues placées à droite et à gauche, sont médiocres. Mais les deux retables d'autel, sculptés dans le style ogival, sont dignes d'intérêt, malgré la couche épaisse de peinture à l'huile, d'un ton gris, qu'on a étendue sans pitié, sur les admirables travaux des artistes du XVI^e siècle.

LE CHŒUR. A droite au-dessus de la porte de l'escalier du jubé, on peut lire, à la fin d'une inscription relative à la consécration de l'église, la date du 17 septembre 1417. Douze piliers réunis par des ogives ferment le chœur et le sanctuaire. On remarque parmi les chapiteaux sculptés avec soin et offrant la plus grande variété, celui du 2^e pilier à droite, un groupe de petits génies. Les grilles en fer qui entourent ordinairement le sanctuaire, sont remplacées ici, par d'élégantes colonnettes soutenant un entablement très remarquable, même sous le badigeon de chaux qui le recouvre. Le maître autel est orné de bas reliefs délicieux. Au milieu, le calvaire; à gauche, Jésus présenté au peuple; on voit dans le bas, Saint-Pierre reniant le Seigneur; à droite les Evangélistes. Enfin au-dessus de l'autel on reconnaît Saint-Florentin et Saint-Martin patrons de l'église.

Les fenêtres qui éclairent le chœur ont conservé leurs beaux vitraux à sujets religieux. Dans les panneaux inférieurs de ces verrières, on a placé suivant l'usage,

les donataires ayant près d'eux leurs écussons, et la légende souvent si simple si naïve, qui explique le sujet représenté. On lit dans la première verrière à droite :

Le 11 juin m... (1548) femme
Louise le grand.... ve (veuve)
De Jehan Goutrau a done ceste
priere (verrière) prie; Dieu pour
ceste œuvre vous prie.

Les autres fenêtres sont du même temps.

BAS CÔTÉS DU CHŒUR. 1^{re} chapelle de droite. Détails charmants d'exécution dans l'entablement et les colonnettes qui forment la chapelle; on remarque le groupe de l'Annonciation et quelques vitraux soignés, mais détériorés: on lit la date 1539.

2^e Chapelle. Devant d'autel de style ogival très élégant réparé dernièrement d'une manière heureuse, on remarque les ornements de la piscine; les vitraux de la grande fenêtre représentent la vie de Jésus enfant; dans les trois panneaux du bas on retrouve les donataires; la légende indique leurs noms et la date de 1524.

Fenêtre de l'abside à droite du Saint-Sépulcre. Quinze sujets principaux représentent la création du monde; les légendes sont bouleversées et indéchiffrables.

Le Saint-Sépulcre, placé derrière le maître autel, n'a pas moins de cinq mètres de long, sur trois de hauteur: c'est le morceau capital de l'église soit comme composition, soit pour le fini de l'exécution, qui rappelle les admirables bas-reliefs des portails de la chartreuse de Pavie (Italie). Autour du groupe principal, qui nous montre la Transfiguration, plusieurs petits bas-reliefs, placés symétriquement, retracent les scènes de la Passion. La dimension de ces petites sta-

tuettes, au nombre de plus de cent, varie entre quinze et trente centimètres; de longues légendes, aujourd'hui indéchiffrables, expliquaient les sujets. Par une exception toute heureuse, ce beau monument n'a pas encore été peint; il est donc facile d'apprécier toute la délicatesse de la ciselure. Pourquoi faut-il que les enfants aient pu et puissent encore salir de leur nom, et mutiler sans cesse le plus curieux monument de ce genre, que notre département ait conservé? Rien pourtant ne serait moins coûteux que d'établir en avant un simple grillage en fil de fer.

La grande verrière, placée au-dessus du Saint-Sépulchre, représente la vie de saint Martin; les légendes sont bouleversées. Fenêtre à gauche, vie de saint Florentin. On sait que ce saint souffrit le martyre le 27 septembre vers l'an 406. Le corps, transporté de Pseudum, ville de Bourgogne, à Lyon, fut déposé dans le monastère d'Aisnay au neuvième siècle. Le 6 juillet 833, une partie du crâne fut déposée dans la chapelle du château Florentin, nom primitif, dit-on, de la petite ville nommée aujourd'hui Saint-Florentin, par suite de la possession des reliques de ce saint, reliques qui rendirent la vie à un enfant mort depuis trois jours. Ce miracle est représenté dans le deuxième panneau à gauche en bas de la verrière: on lit au-dessous la légende écrite en vers ainsi que toutes les autres.

**Une feme avait unq enfant
Roïdemort, le chef en bouta (toucha)
De saïnt Florentin triomphant
Sur lui et il ressuscita.**

On reconnaît plus bas les donataires; on lit :

**L'au MIL.V°.XXVI (1526) le
XXVI jor De septembre honorable
home. marchand a
saint Florentin et Claudine sa**

feme ont donné ceste verrière.

Les légendes sont retournées et bouleversées par suite de maladroites réparations.

Deuxième fenêtre à gauche. Légende de saint-Nicolas.

Chapelle de saint-Jean. Plusieurs panneaux représentant la vie de ce saint, qui, ainsi que de nombreux sujets tirés de l'Apocalypse, portent la date 1529.

Dans la chapelle à gauche du jubé, on croit reconnaître la vie de saint-Hubert. L'autel est assez remarquable. Enfin les autres verrières sont très-détériorées; elles portent les dates de 1683, 1688.

Les tableaux sont, en général, médiocres, et les pierres tumulaires, qui ne remontent qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle, sont sans importance. Mais la presque totalité des vitraux offre dans leur ensemble, comme dans leurs détails, une élégance de dessin et d'attitudes très remarquable. Ces belles verrières enfin méritent, par la finesse des ornements, le brillant des couleurs, toute l'attention des artistes et des archéologues. Les armatures en fer sont peu solides, de nombreux panneaux sont très endommagés, et le plus grand nombre des légendes sont interrompues, retournées ou renversées par des ouvriers ignorants.

Malheureusement des réparations mille fois plus impérieuses, plus urgentes, réclament toute la sollicitude du gouvernement. Les détériorations sont tellement graves qu'elles menacent jusqu'à l'existence de l'église. C'est avec effroi que l'on reconnaît que les voûtes du chœur ne sont soutenues que par une énorme quantité de crampons en fer. Les voûtes, affaissées par l'écartement des piliers, mal soutenues par les arcs-boutants, s'écrouleront prochainement peut-être, et entraîneront avec elles la plus grande partie de l'église.

On peut visiter l'Hôtel-Dieu, situé presque vis-à-vis de l'escalier de l'église, dans la grande rue; et aussi une longue halle, actuellement en construction au dehors de la ville, près de la porte Saint-Martin.

La promenade la plus intéressante est celle dite du Prieuré, dont il a été parlé pag. 97.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS. La maladrerie située à deux kilomètres environ, à l'ouest près de l'Armançon et sur les bords du canal, est une ancienne construction qui existait avant 1184 d'après une charte de l'abbaye de Dilo (voyez page 84) on lit dans les cartulaires de St.-Florentin. Vol. 3 p. 7 : « En 1156 ou environ, la ville de Saint-Florentin fut menacée d'un siège; pour empêcher les ennemis de s'y loger on détruisit tous les grand édifices qui étaient hors des murs de la forteresse et la maladrerie fut brûlée ou démolie de fond en comble. Dès ce moment l'établissement fut perdu sans ressources. On était dans l'impuissance de reconstruire jamais les bâtiments élevés à grands frais par les comtes de Champagne : les frères et sœurs se retirèrent et il n'y eût plus d'asile pour les lépreux. »

Cependant on reconstruisit pauvrement quelques bâtiments et une petite chapelle. C'est aujourd'hui une ferme.

A deux kilomètres, environ, sur la



route de Neuvy-Sautour, au hameau de Montlélu il y avait autrefois une petite chapelle démolie depuis quelques années

— On montre encore la fontaine Saint-Denis, petite source protégée par une voûte en pierre.

Le port et le pont canal sous lequel passe l'Armançe méritent l'attention des voyageurs.

A peu de distance de la ville (1) et après avoir traversé le pont sur l'Armançe, la route de Dijon tourne brusquement à gauche et longe également à gauche des fossés remplis d'eau stagnante et bordés de peupliers, de saules et de vernes. Au milieu de ces fossés, s'élevait une redoutable forteresse construite par les Bourguignons pendant le VI^e siècle pour défendre leurs frontières. — Les chroniques nous apprennent que vers l'an 511, Thierry, Roi de Bourgogne, permit à la Reine Brunehaut de se réfugier dans cette forteresse où bientôt elle fut attaquée sans succès par Landry qui commandait l'armée de Frédégonde. Cette armée campée sur les bords de l'Armançe à 5 kilomètres environ de Saint-Florentin s'éloigna bientôt; l'emplacement qu'elle couvrit est aujourd'hui occupé par deux hameaux sans intérêt, le GRAND ET LE PETIT CHALANDRY (*campus Landerici*).

La forteresse fut rasée par Pépin; c'est aujourd'hui un jardin potager dans lequel on a trouvé fréquemment des médailles romaines; des monnaies des Rois de Bourgogne, en or et en argent (*Alm. de Sens*). A quelques mètres des fossés, presque entièrement comblés par la bourbe et les roseaux on trouve une petite source, appelée la Fontaine des pierres.

Enfin la route se prolonge dans la belle vallée de l'Armançon.

V. P.

(1) A la bibliothèque royale, topographie de l'Yonne, se trouve une vieille gravure représentant : la ville et l'église au dix-septième siècle.

TABLE ALPHABÉTIQUE DU VOYAGE III^e.

Aimans, hameau.	page 95	Montléhu, hameau.	100
Arces, village.	89	Notre-Dame-de-Pitié, chapelle.	86
Avrolles, village.	92	Pré-des-Saules, route.	83
Bellechaume, village.	90	Prunelle, hameau.	90
Bœurs-en-Othe, village.	95	Saint-Denis, chapelle.	100
Bois-de-Milly, hameau.	90	Saint-Fiacre, chapelle.	93
Cerilly, village.	89	Saint-Florentin, ville.	96
Cerisiers, bourg.	82	Saint-Jacques, chapelle.	93
Chailley, village.	95	Saint-Laurent, ferme.	89
Chalandry, hameau.	100	Sainte-Ange, chapelle.	85
Champlost, village.	91	Sainte-Anne, chapelle.	83
Chaton, hameau.	90	Sainte-Béate, chapelle.	93
Coulours, village.	88	Theil, village.	81
Dilo, village.	84	Trois-Maries, chapelle.	83
Eburobriga, lieu antique.	92	Turny, village.	93
Fournaudin, village.	96	Vachy, village.	90
Le Cloître, abbaye.	86	Vaudeurs, village.	86
Les Loges, hameau.	87	Vaudupuy, hameau.	90
Linant, hameau.	94	Vaumort, village.	82
Maladeric, ferme.	100	Venizy, village.	93
Mercy, village.	91	Villechétive, village.	83

L'auteur de cette notice devant décrire, en 1843, les routes : de *Sens* à *Courtenay*, et de *Sens* à *Montereau*, prie les personnes possédant quelques documents, de vouloir bien les lui communiquer. — Paris, rue d'Astorg, n. 9.
